

## 5. Les ignorances du Christ durant sa vie terrestre (De Trinitate I, 20- 24)

La Trinité n'ayant pu nous être révélée qu'à partir de l'Incarnation du Fils, tout ce que l'Église a pu en dire dans les deux conciles œcuméniques du quatrième siècle (Nicée 325 et Constantinople 381) ne pouvait avoir d'autre fondement sûr que les livres du Nouveau Testament. Quant au fait que ces textes aient été écrits plusieurs décennies après la mort et la résurrection du Christ, cela ne ruine en rien la confiance que l'on doit leur faire, non seulement en raison de leur caractère proprement inouï, mais aussi à cause de la foi de l'Église qui, malgré de très graves crises, s'est maintenue à travers les siècles. En effet, ces écrits n'auraient certainement pas vu le jour si rien n'avait été dit ni accompli durant sa vie terrestre par Jésus de Nazareth avant d'être conservé dans la mémoire des premières communautés chrétiennes à l'intention desquelles ces écrits furent rédigés, et répertoriés par l'Église dans le canon des Écritures, duquel furent écartés des écrits dits *apocryphes*, sans doute parce que relevant davantage de l'imagination des hommes, empressés de se masquer leur ignorance<sup>1</sup>, que de l'inspiration divine. Pour le christianisme, la foi est un don de Dieu et, à la différence des faits scientifiques expérimentalement reproductibles, ceux sur lesquels elle se fonde sont d'ordre historique et relèvent du témoignage.

C'est donc pour comprendre ce que la foi catholique dit de la Trinité en se fondant sur les Écritures qu'Augustin a mis en évidence deux règles d'interprétation qui se trouvent dans ces Écritures elles-mêmes : celle que nous avons rencontrée au chapitre 12 de ce Livre I et qui repose sur le fait que, du fait de son incarnation, le Christ est à la fois vrai Dieu et vrai homme, et celle que nous trouverons, au début du Livre II, sur ces différences internes à la divinité qui font que Dieu est Trinité.

### **Retour sur la première règle**

Cette première règle consiste à distinguer ce que le Christ dit de lui-même, ou ce qui est dit de lui, sous la *forme de Dieu* et sous la *forme du serviteur*. C'est grâce à cette règle que des phrases cessent d'être incompréhensibles ou de sembler se contredire entre elles, car certaines sous-entendent qu'il est Dieu, égal au Père et au Saint Esprit, et d'autres qu'il est devenu un homme parmi les hommes, agissant et parlant comme un homme. Or il est l'un et l'autre.

En effet, sous la forme du serviteur, il est pleinement homme, mais aussi et c'est ce qui le différencie de nous, totalement soumis au Père. D'où cette traduction de *doulos* par « serviteur », plutôt que par « esclave », car c'est sa libre obéissance au Père, qui n'est pas soumission à un autre homme, qui lui donne son véritable statut, comme ce fut déjà le cas de sa mère, la Vierge Marie, quand elle s'est dite « Servante du Seigneur ». Ici c'est le Maître qui ennoblit le serviteur ou la servante : dans l'épreuve, Marie se tenait *debout* au pied de la croix.

Autrement dit, il nous faut distinguer deux axes : un axe horizontal selon lequel Jésus est un homme parmi les autres, et un axe vertical selon lequel il est en relation vivante avec son Père. Mais en réalité ces deux axes concernent tout homme, chacun de nous, dans la mesure où nous sommes dans le monde, en interaction avec les autres hommes, affrontés aux mêmes joies et aux mêmes difficultés, et, d'autre part, habités par la présence de Dieu – laquelle quand elle est éprouvée comme son absence nous fait le désirer – comme si nous avions déjà un pied dans l'éternité, ou du moins un ancrage que nous pouvons soit consolider en « *vivant de la foi* », soit négliger et perdre en le refusant. En effet, c'est en nous laissant interpeller par Dieu, que nous devenons vraiment nous-mêmes en vérité, dans notre singularité, et que nous pouvons vivre notre présent dans l'espérance de l'éternité, comme le Christ a vécu le sien en tant qu'homme. Mais nous pouvons aussi, et c'est le fruit du péché, couper le contact avec Dieu et nous résigner à notre vie de vivant mortel<sup>2</sup>, limitée à ce monde, alors que, *créés à l'image et à la ressemblance de Dieu*, nous sommes naturellement ouverts à l'infini ! Mais cette ouverture qui nous distingue de

<sup>1</sup> Le phénomène est toujours vivace de nos jours dans les fictions littéraires ou cinématographiques, que leur intention soit de faire connaître le christianisme ou de le discréditer...

<sup>2</sup> Cf. ce que saint Paul qualifie de « psychique » (*psychè* voulant dire « âme ») ; d'où le mot latin *animal*.

tous les autres vivants, au lieu de la consacrer à Dieu, nous pouvons très bien la fermer ou plutôt la pervertir en la fixant sur une créature divinisée – une idole – comme l’Argent, le Pouvoir, la réputation, une autre personne humaine, voire nous-mêmes, bref, sur ce à quoi nous sommes prêts à sacrifier le reste, dont notre vocation à partager la vie de Dieu. Et, précisément, c’est le rappel de cette vocation oubliée et enterrée par le péché, qui est la raison d’être de la Révélation et de l’Incarnation. C’est en ce sens que la foi au vrai Dieu nous libère des idoles.

SGJ Dire il y a le Christ Dieu et le Christ serviteur, est-ce que ce n’est pas être sur une pente dangereuse, [...] celle que prendra Nestorius ?

JM Non, il n’y a pas deux Christs, mais un seul et, à propos de ce Christ, à la fois Dieu et homme dans son unique personne, certaines phrases du Nouveau Testament en parlent en tant qu’il est Dieu et d’autres en tant qu’il est homme et « serviteur ». [...] C’est pourquoi, tout au long de ces pages, Augustin oppose « la forme de Dieu » et « la forme du serviteur », pour distinguer ces deux points de vue. Mais il reste que, de nos jours, même chez les chrétiens, Jésus est souvent pensé comme un homme parmi les hommes, tout en négligeant en lui cette puissance mystérieuse qui en faisait un homme pas comme les autres ! Il n’est plus alors qu’un homme exemplaire. Pourtant, dans certaines de ses paroles, il parle à son Père ou de son Père, et, si l’on y prête attention et à partir de notre foi, on peut l’entendre se révéler alors lui-même comme Dieu.

CF Il est à la fois totalement homme et totalement Dieu.

JM Oui, et totalement homme tout en restant totalement Dieu : tel est le mystère de l’Incarnation.

SGJ Donc, il n’y a pas de séparation : quand Jésus pleure, c’est Dieu qui pleure et quand il meurt sur la croix, c’est Dieu qui meurt sur la croix. [...]

JM Absolument, et tu as raison d’évoquer Grégoire de Nazianze, car Saint Augustin n’est pas en dehors de la tradition ecclésiale, alors qu’aujourd’hui des chrétiens ne semblent pas vraiment prendre en compte le fait que Jésus soit aussi totalement Dieu, à l’égal du Père et du Saint Esprit, et sont donc ariens sans le savoir. [...] Bref, dans le texte que nous étudions, il s’agit de deux points de vue sur une même personne.

Mais reprenons le fil de la méditation d’Augustin sur la Trinité et appliquons cette règle aux textes évangéliques regroupés à la fin du Livre I à propos desquels on peut se demander comment comprendre que Jésus, alors qu’il est Dieu, a pu dire ignorer certaines choses.

### **3. À propos des ignorances du Christ durant sa vie terrestre (I, 20-31)**

Pour nous, cette différence de point de vue deviendra manifeste, en même temps qu’inutile, à la fin de cette vie quand, tel est l’objet de notre espérance, la foi sera remplacée par la claire vision que nous aurons alors et de Dieu et de nous mêmes. D’où ce chapitre où il est question de la contemplation de Dieu à laquelle, par nature, nous sommes tous appelés.

#### **L’ultime contemplation de Dieu (I,20)**

I, 20 C’est pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ remettra le règne à Dieu et au Père, sans en être séparé, pas plus que de l’Esprit Saint, quand il conduira les croyants à la contemplation de Dieu, où se trouve la fin de toutes les bonnes actions et le repos éternel et la joie qui ne nous sera jamais enlevée. En effet, c’est ce qu’il signifie par ces mots : « *De nouveau je vous verrai, et votre cœur se réjouira et votre joie personne ne pourra vous la ravir* » (Jn 16,22). Une image de cette joie est pré-signifiée par Marie, assise aux pieds du Seigneur et attentive à ses paroles (Lc 10,39), c’est-à-dire libre de toute activité et tendue vers la vérité dans la mesure où cette vie en est capable, mais dans la mesure aussi où elle préfigure ce qu’il en sera dans l’éternité. Et il y avait Marthe, sa sœur, absorbée dans une activité de nécessité, à des choses certes bonnes et utiles mais qui cesseront quand le repos leur succèdera, alors que Marie se reposait dans la parole du Seigneur. Aussi le Seigneur répondit-il à Marthe qui se plaignait de ne pas être aidée par elle : « *Marie a choisi la meilleure part, celle qui ne lui sera pas enlevée* » (Lc 10, 42). Il n’a pas dit que l’action de Marthe était la mauvaise part, mais que l’autre était la meilleure, celle « *qui ne sera pas enlevée* ». Car celle qui est au

service d'un manque est enlevée quand le manque cesse. Certes, la récompense de la bonne action qui passe est un repos qui ne passe pas. C'est donc dans la contemplation que « *Dieu sera tout en tous* » (1 Co 15,28), parce qu'il n'y aura plus rien à lui demander, mais il suffira d'être illuminé par lui seul et d'en jouir. Aussi celui en qui *l'Esprit intercède* (interpelle) *avec des gémissements ineffables* (Rm 8,26) dit : « *J'ai demandé une chose au Seigneur, la seule que je cherche : habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie, pour contempler la délectation du Seigneur* » (Ps 26,4). Car nous contemplerons Dieu le Père et le Fils et l'Esprit Saint lorsque *le médiateur entre Dieu et les hommes, l'homme Christ Jésus* (1Tm 2,5), *aura remis le règne à Dieu et au Père* (1Co 15,24), de sorte que n'intercèdera plus pour nous notre médiateur et notre prêtre, le Fils de Dieu et le Fils de l'homme ; mais lui-même aussi, en tant qu'il est prêtre, *ayant assumé pour nous la forme de serviteur, il se soumettra à celui qui lui a tout soumis et à qui il a tout soumis* ; de sorte que, en tant qu'il est Dieu avec lui, il nous ait nous lui étant soumis, et en tant que prêtre il lui soit soumis avec nous.

D'abord quelques mots sur Marthe et Marie et la manière dont Augustin interprète la réponse que Jésus fait à Marthe : « *Marie a choisi la meilleure part, elle ne lui sera pas enlevée* ». C'est la meilleure part *parce que* celle qui ne lui sera pas enlevée. Ce qui ne veut pas dire que, tant que nous vivons sur terre, nous n'ayons pas des besoins ni que nous n'ayons pas à agir comme Marthe ! Mais un temps viendra où ces besoins ne seront plus.

La question de Marthe est d'une criante actualité en raison de la tension qui oppose parfois les chrétiens, entre ceux qui privilégient le service des autres quitte à faire de l'Église une ONG humanitaire, et les autres qui privilégient la contemplation, concrétisée de nos jours par le regain pour l'adoration eucharistique. Or, ce que nous dit Jésus c'est que, sur terre, ces deux dimensions sont complémentaires mais que seule celle de notre relation à Dieu peut donner sens et un sens durable à notre vie, comme il nous en a d'ailleurs donné l'exemple, en étant toujours en relation avec son Père et, périodiquement, en se retirant pour prier. L'adoration eucharistique est devenue de nos jours une manière parmi d'autres de prendre du temps pour nous tourner vers Dieu, pour être en communion avec la Trinité dans le Christ.

SGJ Il y a des gens qui critiquent le culte eucharistique ?

GR Oui, oui, j'en fais partie...

BD Les Orthodoxes sont aussi dans ce cas puisque le prêtre célèbre l'eucharistie de manière cachée, derrière l'iconostase, et si le pain eucharistique est conservé, ce n'est pas pour lui rendre un culte, mais pour pouvoir le porter aux malades.

JM Ce que certains critiquent surtout, c'est le fait que l'on puisse rester des heures devant le Saint Sacrement.

SGJ Mais pourquoi cette critique ?

GR L'eucharistie ce n'est pas que le pain. Le pain n'est qu'un signe. L'eucharistie, c'est aussi le repas des chrétiens en souvenir du Christ et je ne peux pas la réduire au pain qui reste de ce repas... Dans l'adoration, il me semble qu'on oublie le repas, la célébration en commun

BD Non, on ne l'oublie pas...

JM Il me semble qu'il s'agit là de la critique de l'adoration de la part de ceux qui ne la pratiquent pas... Il reste que, pour certains catholiques, il y a une sorte de réification de la présence réelle, alors que ce pain a toujours été consacré au cours d'une messe et que cette messe n'a pu avoir lieu que parce qu'il y avait une assemblée, même réduite, car, comme le disait Jean-Paul II, un Jeudi saint, c'est l'Église qui fait l'Eucharistie et l'Eucharistie qui fait l'Église. Il ne faut pas oublier que « corps mystique du Christ » n'a pas toujours désigné l'Église<sup>3</sup> mais aussi le pain consacré. Tel est le « mystère de la foi » que le prêtre nous invite à proclamer à la messe, après la consécration. Mais pour Augustin, à la suite de saint Paul, l'Église est le Corps dont le Christ est la Tête...

Je voudrais surtout revenir sur la dernière phrase du texte que nous avons lue : « *de sorte que, en tant qu'il est Dieu avec lui, il nous ait nous lui étant soumis, et en tant que prêtre il lui*

---

<sup>3</sup> *Mystici corporis Christi* est le titre d'une grande encyclique du pape Pie XII (1943) qui donnait toute sa place aux laïcs dans l'Église...

*soit soumis avec nous* ». En latin : « *Nos subjectos habeat* » et « *nobiscum illi subjectus sit* ». *Subjectos* (« soumis ») qualifie le pronom *nos* (« nous ») complément d'objet du verbe avoir. Selon le dessein du Père, c'est au Fils que nous sommes soumis. En tant qu'il est Dieu, « *il nous a, nous, lui étant soumis* » ; mais en tant qu'il est homme, « *notre prêtre et notre médiateur* », il est *avec nous* soumis au Père. C'est par cette soumission du Christ prêtre que nous sommes sauvés, c'est-à-dire restaurés dans notre condition de créatures prédestinées à vivre de la vie même de Dieu, en fonction et à la mesure de notre choix de vivre de cette vie. Tel est le sens de la formule « *créés à l'image et à la ressemblance de Dieu* ». Cette ressemblance nous interpelle comme une *vocation* à ressembler à Dieu en vérité, mais cette vocation n'a de réalité *pour nous* qu'à la mesure de notre réponse. En fait, être soumis à Dieu, c'est réaliser le désir d'être qui nous habite et nous constitue en tant que créatures humaines. Nous ne sommes donc pas que des vivants terrestres parmi d'autres vivants terrestres : ce qui nous singularise c'est d'être des créatures aspirant, par nature, à partager la vie de Dieu. Mais cette destination divine a été pervertie par le péché qui n'a pas d'autre racine que le refus de reconnaître notre dépendance par rapport à celui sans qui nous ne serions rien, et sans qui il n'y aurait rien du tout. Tel est le dogme de la création que nous sommes, hélas, conditionnés à ne penser que comme un complément, scientifiquement inutile, au récit scientifique de l'histoire de l'univers. Cela tient à notre fermeture à la question de l'être – pourquoi quelque chose et non pas rien ? –, une question qui relève de la prise de conscience de notre propre contingence et de notre essentielle dépendance. Cette prise de conscience qui est au-delà de toute explication scientifique, peut se faire entre autres, à partir de notre mortalité. Et c'est sur cette essentielle dépendance que repose notre foi : nous faisons confiance en celui qui nous crée. Ce qui ne veut pas dire qu'il nous façonne malgré nous, puisque, nous ayant dotés du libre-arbitre, c'est nous-mêmes qui nous façonnons par nos choix et nos activités, ce qui nous rend responsables de ce que nous devenons, mais sans pouvoir nous accomplir dans notre vérité autrement qu'en étant « soumis » à Dieu, c'est-à-dire en rentrant dans son plan qui n'est ni de nous brimer ni de nous compter parmi ses « esclaves », mais de faire de nous ses enfants. Et de fait, le mot « esclave » suppose une contrainte, alors que le service de Dieu est libre et libérateur : il ne peut être que choisi. C'est ainsi que la réalisation de notre salut fut tout entier suspendu au « Oui » de Marie et qu'en leur disant « *Je ne vous appellerai plus serviteurs mais amis* » (Jn 15,15) Jésus a fait entrer ses disciples dans son intimité avec son Père et le Saint Esprit. Avoir la foi, c'est faire confiance à ce que Dieu veut, même lorsque cela nous dérange ou nous trouble.

Une telle soumission, à l'image de celle du Christ, est très différente de celle que professe l'Islam (dont le nom veut dire soumission) mais qui, pour simplifier les choses, a éliminé la Trinité et l'Incarnation. Certes, les musulmans sincères de cœur, cultivent au quotidien cette soumission à la volonté de Dieu et nous avons certainement des choses à apprendre d'eux. Mais une telle relation à l'absolu, non pondérée par la loi de l'amour du prochain, n'est pas sans risque et notre actualité est marquée par les exactions de fanatiques qui, comme ceux que nous avons eus dans l'histoire du christianisme, se veulent les interprètes de la volonté de Dieu jusqu'à tuer en son nom pour s'assurer une bonne place au paradis imaginé à l'image de ce monde, ce qui revient pour eux, mais bien illusoirement, à se donner des droits sur Dieu.

SGJ. Ceux qui tuent sont-ils « sincères » ?

JM. Probablement à leurs yeux, mais ils sont pris dans leur erreur. [...] Ils sont dans l'extériorité du légalisme, alors que le Christ nous fait entrer dans l'intériorité de la réflexion. En effet, c'est à la réflexion que nous convoquent ces deux commandements indissociables qui se vérifient l'un l'autre : l'amour de Dieu et l'amour du prochain, car il faut user de son intelligence pour discerner ce que Dieu veut dans telle ou telle situation, sans se mettre en contradiction avec l'enseignement des Évangiles. La réponse n'est pas toute faite : elle est à inventer.

Si le mot « soumission » nous dérange, c'est sans doute parce qu'il nous renvoie à nos soumissions ou à nos addictions terrestres. Mais par quoi le remplacer ? Par « reconnaissance » ? Peut-être, mais cette « reconnaissance » risque fort de rester purement intellectuelle tant que nous n'aurons pas pris notre croix pour suivre le Christ.

I,20 [...] C'est pourquoi, puisque le Fils est Dieu et homme, Dieu d'une autre substance que celle de l'homme, la différence est plus grande entre l'homme et le Fils qu'entre le Fils et le Père, de même que, même si c'est dans l'unité de l'homme, la chair de mon âme est d'une autre substance que mon âme et dans une plus grande différence avec elle que ne l'est mon âme avec celle d'un autre homme.

Ce qui produit une impression d'obscurité, c'est peut-être cette expression que je trouve par ailleurs admirable : « la chair de mon âme » (*caro animae meae*) pour désigner mon corps, mais mon corps vivant qui n'existe que par mon âme et que pour mon âme. La différence entre l'homme et le Fils renvoie à l'Incarnation, union de Dieu et d'une créature, une différence plus grande que celle du Père et du Fils qui sont de même nature. Et si l'on transpose les choses à nos relations interpersonnelles, il y a moins de différence entre mon âme et celle d'un autre homme qu'entre mon âme et mon corps. Il faut bien voir que l'âme est ce qui fait vivre le corps – ce qui fait qu'un être vivant n'est pas la même chose qu'un cadavre ! – mais aussi ce qui singularise chacun : ce qu'il pense, ce qu'il ressent, sa mémoire, ses désirs, bref, tout ce que le corps permet d'exprimer et de vivre. L'âme est ce qui constitue l'essentiel d'une personne, sa singularité, ce qui va quitter son corps à la mort. Mais cette âme qui va laisser sa « dépouille mortelle », c'est ce sans quoi il n'y aurait jamais eu de fœtus, d'embryon, de petit enfant, d'adulte, au point que certains vont jusqu'à penser qu'elle préexiste à la conception. Toutefois la question de la survivance ou de l'immortalité de cette âme immatérielle a créé une opposition en philosophie entre les spiritualistes qui y croient et les matérialistes qui n'y croient pas. Et nous sommes plus ou moins marqués par le scientisme, né de la science mécaniste du XVII<sup>e</sup> siècle, à voir l'âme comme un supplément auquel on peut croire ou ne pas croire. Mais comment penser ma responsabilité sans faire référence à l'âme dont le corps est la chair ?

CF. Quelle différence entre l'âme et la psychè ?

JM Le psychisme est un mot inventé au XIX<sup>e</sup> siècle quand on a voulu faire de la psychologie une science. Dans les siècles précédents, la « psychologie » était la « science de l'âme », mais de l'âme pensée d'une manière métaphysique, comme ce qui constitue la singularité de l'individu, ainsi que sa permanence dans le temps et pour l'éternité. Cependant, cette singularité ne peut être rencontrée que dans ses expressions verbales ou gestuelles. Le psychisme, est donc ce qu'étudie ou soigne le psychologue : essentiellement, notre vie de relation avec les autres et avec le monde.

CF Mais alors qu'est-ce que l'âme ?

JM Ce n'est pas un corps invisible, mais ce qu'il y a de mystérieux dans chaque être humain et qui ne nous est accessible de l'extérieur que par des signes, d'autant que, le plus souvent, chacun ne se connaît lui-même qu'à partir de ce que les autres lui renvoient ! Qui suis-je ? Pourquoi ai-je tant besoin de la reconnaissance des autres ? Parce que je sais que je peux me tromper sur moi-même et que ce sont eux qui vont me confirmer dans l'idée que je me fais de moi-même. Le psychisme, c'est donc l'âme réduite à ses manifestations, mais une fois mise entre parenthèses la question de son immortalité, alors que cette immortalité n'est pas du tout négligeable pour qui s'interroge sur le sens de sa propre existence ! Il reste que ma relation aux autres et au monde extérieur peut être perturbée par un traumatisme ou une mauvaise habitude au point que je puisse avoir besoin de l'aide de quelqu'un d'extérieur pour m'en sortir ; mais, pour être efficace, cette aide ne pourra pas se passer de ma propre parole.

SGJ J'aimerais comprendre ce que nous avons lu. C'est une phrase qui pose une analogie mettant face à face deux choses : elle place Jésus au centre comme Christ et Dieu : d'un côté le Père et de l'autre, l'homme ordinaire. Je lis : quand le Christ est homme il est de même substance que l'homme et quand il est Dieu il est de même substance que le Père. La phrase dit : « la distance qu'il y a entre le Christ homme Dieu est beaucoup plus grande qu'entre le Fils et le Père. Alors, est-ce que c'est bien ça ?

JM D'abord je te renvoie à ce que tu as dit : quand le Christ est Dieu et quand le Christ est homme...

SGJ C'est le texte qui le dit, moi je ne le dirais pas comme ça.

DA Il me semble que ça veut dire que le Christ n'est pas un homme ordinaire...

JM Relisons attentivement...

C'est pourquoi, puisque le Fils est Dieu et homme, Dieu d'une autre substance que celle de l'homme, la différence est plus grande entre l'homme et le Fils qu'entre le Fils et le Père, de même que, même si c'est dans l'unité de l'homme, la chair de mon âme est d'une autre substance que mon âme et dans une plus grande différence avec elle que ne l'est mon âme avec celle d'un autre homme.

CF Le Christ est entièrement l'un et entièrement l'autre.

BD C'est la différence entre le créateur et la créature.

GR Est-ce que ça ne veut pas dire que quand il parle de l'homme, il parle du Christ créé et quand il parle du Fils, du Christ Dieu ?

SGJ De toute éternité. Quand on le met au milieu sous ces deux formes il est de même substance que Dieu et de même substance que l'homme. Mais il serait plus près du Père qu'il ne l'est de l'homme...

JM Non, ça veut dire que la relation du Père et du Fils est plus compréhensible que l'incarnation

SGJ « La différence est plus grande entre l'homme - l'homme ordinaire - et le Fils qu'entre le Fils et le Père ».

JM L'homme, ici, c'est l'humanité du Christ, dans le mystère de l'incarnation. La différence est plus grande entre l'homme qu'est le Christ et le Fils que celle entre le Fils et le Père. Cela veut dire que l'incarnation du Fils est plus difficile à comprendre que sa relation avec le Père, car ils sont de même nature, alors que l'incarnation est l'union de deux natures différentes. Ces deux natures sont incompatibles et c'est le problème que retrouvera Descartes au XVII<sup>e</sup> siècle à propos de l'âme et du corps, une fois découverte, à propos de la recherche de la vérité, leur différence essentielle : l'âme est inétendue (elle n'occupe aucun espace) et le corps est étendu. Ils n'ont donc rien de commun, et pourtant ces deux natures distinctes sont unies dans l'homme ! C'est un fait, mais comment le comprendre ? Faute de mieux, Descartes essaya de situer leur jonction dans la glande pinéale qui se trouve dans le cerveau, ce qui, remarqua Spinoza, ne supprime en rien la difficulté. Quant à la solution de Spinoza, elle est toute proche de ce que nous lisons chez Augustin : l'âme et le corps sont deux aspects d'une même réalité, l'homme, que l'on peut envisager de deux points de vue : en observant de l'extérieur tout ce qui peut l'être (et à son époque on était loin d'imaginer le prodigieux développement de nos moyens d'observation en neurologie !), et, d'autre part, en écoutant l'individu pour apprendre de lui ce qu'il pense, car la pensée se déploie dans l'élément du langage. Ce sont deux expressions correspondant à deux « attributs »<sup>4</sup> différents de cette unique substance (« Dieu ou la nature ») dont nous sommes : la pensée et l'étendue.

Autrement dit, et sans le confondre pour autant avec un cadavre, le corps vivant, dans sa matérialité, relève du même savoir médical sur l'homme, et les poids de tous les humains entrés dans le même ascenseur s'additionnent ! Mais le médecin ne peut connaître l'intériorité de son patient – sa pensée, le sens qu'il donne à son existence – qu'en entrant en dialogue avec lui et, pour cela, en étant homme comme lui, c'est-à-dire en se tenant à distance de son savoir médical, en n'étant plus qu'un homme voulant comprendre un autre homme...

Mais revenons à l'Incarnation. Voici ce qu'écrivait Augustin, durant l'hiver 411-412, à un païen qui l'interrogeait sur cette absurdité logique que constitue l'incarnation, surtout pour quelqu'un qui aurait un tant soit peu lu ou fréquenté des platoniciens, dont on sait que, pour eux, la sagesse consiste à se libérer du corps ! C'est toute la raison d'être de l'opposition d'Augustin à Porphyre, qu'il reconnaissait par ailleurs comme un grand maître en philosophie Lettre 137,11, à Volusianus

On demande comment Dieu s'est uni à l'homme de façon à ne faire qu'une personne dans le Christ; ceux qui veulent que nous leur expliquions cette union qui a dû ne s'opérer qu'une seule fois, devraient bien nous expliquer une autre union qui s'accomplit tous les jours, celle de l'âme et du corps, de façon à ne faire qu'une personne dans l'homme. Car, de même que l'homme c'est l'union d'une âme et d'un

---

<sup>4</sup> Spinoza, *Ethique* I, Définition 4 : « J'entends par attribut ce que l'entendement perçoit d'une substance comme constituant son essence »

corps en unité de personne, ainsi le Christ c'est l'union de l'homme et de Dieu dans une même personne. Dans celle-là, la personne est l'union de l'âme et du corps; dans celle-ci, elle est l'union de Dieu et de l'homme. Pourtant qu'on veuille bien écarter ici ce qui arrive d'ordinaire avec les corps ; qu'on se garde de comparer ce mystérieux *mélange*<sup>5</sup> avec celui de deux liqueurs qui, enfermées dans le même vase, se confondraient; et du reste il est des corps qui se mêlent avec d'autres sans altération : la lumière avec l'air par exemple. La personne de l'homme c'est donc l'union d'une âme et d'un corps; la personne du Christ c'est l'union de Dieu et de l'homme; car lorsque le Verbe de Dieu s'est uni à une âme ayant un corps, il a pris à la fois et un corps et une âme. L'un se fait chaque jour pour multiplier les hommes, l'autre ne s'est fait qu'une seule fois pour les délivrer. Cependant le mélange de deux choses incorporelles doit être plus aisé à croire que le mélange d'une chose incorporelle et d'une autre qui ne l'est pas. Si l'âme ne se trompe pas sur sa propre nature, elle comprend qu'elle est incorporelle ; le Verbe de Dieu l'est bien plus encore, et c'est pourquoi l'union du Verbe de Dieu et de l'âme a dû être plus facile à croire que l'union de l'âme et du corps. Mais nous éprouvons ceci en nous-mêmes, et il nous est ordonné de croire l'autre prodige dans le Christ. Si on nous prescrivait de croire l'un et l'autre sans que nous n'en connussions rien, lequel des deux croirions-nous le plus tôt? Comment n'avouerions-nous pas que deux choses incorporelles peuvent plus aisément se mêler qu'une chose incorporelle et une autre qui ne l'est pas; si toutefois il est permis d'employer ici le mot de mélange qu'on a coutume d'appliquer aux choses corporelles, d'une tout autre nature et connues autrement ?

À moins d'une découverte improbable, cette *Lettre 137* à Volusianus passe pour être le texte le plus développé de saint Augustin sur l'Incarnation. Il est postérieur d'une dizaine d'années au Livre I de son *De Trinitate* que nous sommes en train de lire, et antérieur de quarante ans au concile de Chalcédoine (451) qui fixera le dogme de l'incarnation et dont on peut dire que cette *Lettre 137* constitue comme une préparation. Bien plus, l'expression « union sans confusion » (*asynkytos henosis*) est de Porphyre à propos de l'union, dans l'homme, de l'âme et du corps ! D'où cette remarque de Goulven Madec dans *Le Christ de Saint Augustin, la patrie et la voie*, nouvelle édition (la première datant de 1989) Desclée, 2001, p. 196 :

Il est alors piquant de remarquer - et tant pis pour les âmes pies ! - que Porphyre, l'adversaire le plus résolu du Christianisme, a joué un rôle important dans le processus qui a fait d'Augustin « un chalcédonien avant Chalcédoine ».

CF [...] Cela me fait penser à Marthe Robin qui n'avait pas besoin de manger ni de boire, mais qui vivait du surnaturel, parce que déjà avec le ciel et dans l'obéissance à la divine volonté.

JM Il y avait en elle une force d'âme, nourrie par la grâce, qui suffisait à faire vivre un corps. [...] Mais ce fut aussi un miracle prophétique qui annonçait la venue du règne de Dieu. D'où le rayonnement de Châteauneuf de Galaure !

SGJ Si l'on pouvait résumer en une phrase l'idée générale de ce texte, quelle serait cette phrase ?

JM Il me semble qu'il y a une phrase très claire : « *Car, de même que l'homme c'est l'union d'une âme et d'un corps en unité de personne, ainsi le Christ c'est l'union de l'homme et de Dieu dans une même personne.* » Or il est plus facile de comprendre rationnellement l'union du Fils à son Père que l'union du Fils à un homme. Mais nous avons quelque chose d'analogue à cette « anomalie » logique dans le fait que, dans tout homme vivant, il y a union de l'âme et du corps. [...]

BD Dans l'incarnation, il y a un abîme entre le Fils de Dieu et l'homme

---

<sup>5</sup> Le mot *mixtura* ici traduit par « mélange » veut dire aussi « union » ou « accouplement ». Nous sommes quarante ans avant de concile de Chalcédoine (451) qui parlera d'une union sans mélange

SGJ Il n'y a pour moi rien de plus extraordinaire que l'union du divin et de l'humain réalisée dans l'incarnation. [...] Et puis, saint Augustin le dit, et c'est sans doute vrai.

JM. Oui, le propre d'Augustin est toujours d'essayer de comprendre ce qu'il croit. Il répond à Volusianus : Vous êtes tous le jours confrontés à l'union de l'âme et du corps et vous résistez à croire en l'Incarnation de Dieu ! Peut-être parce que c'est un fait unique, et pourrait-on ajouter : et qui vous dérange...

### **Quand il aura conduit les croyants à la contemplation, le Fils n'intercèdera plus pour nous (I, 21).**

Ce chapitre, lié au précédent, accentue la différence entre le temps présent et ce qui nous attend au-delà de la mort, quand viendra le temps de l'ultime contemplation. Ce temps est annoncé par une phrase comme celle-ci : « *Je me suis entretenu de ces choses en usant de comparaisons (similitudinis) ; mais l'heure vient où je ne vous parlerai plus par images, mais où je vous parlerai ouvertement du Père* » (Jn 16, 25). En effet, ce sera le moment du face-à-face, celui de la vision de Dieu. Et s'il dit « *Je vous parlerai ouvertement du Père* », c'est parce qu'il est lui-même la Parole, le Verbe du Père, et que nous n'aurons plus besoin du détour de paroles humaines – de paraboles, de comparaisons – pour comprendre. Par contre, tant que nous sommes en chemin et « *vivant de la foi* », c'est dans la forme d'esclave, en tant que médiateur, qu'il intercède pour nous. Par conséquent, autre le temps où il nous dira ouvertement ce qu'est le Père et le temps présent durant lequel il intercède pour nous.

I,21 [...] Ce sont les fidèles qu'il a rachetés par son sang qui sont dits « son règne », eux pour qui il intercède maintenant ; mais alors, là où il est égal au Père, les faisant adhérer à lui, il ne priera plus le Père pour eux. *En effet, dit-il, le Père lui-même vous aime. Car, c'est en tant que plus petit que le Père qu'il intercède ; mais en tant que son égal, il exauce avec le Père. Aussi lorsqu'il dit Le Père lui-même vous aime, lui-même ne se sépare pas de lui ; mais comme je l'ai évoqué plus haut et suffisamment insinué, il fait comprendre par là que le plus souvent chaque personne de la Trinité est nommée de telle sorte que l'on pense aussi aux autres. Ainsi Le Père lui-même vous aime est dit de telle sorte que soit entendu par là de manière conséquente « et le Fils et le saint Esprit » et non parce qu'il ne nous aimerait pas maintenant, lui qui n'a pas épargné son propre fils, mais l'a livré pour nous tous (Rm8,32). Mais Dieu nous aime tels que nous serons et non tels que nous sommes. Car il nous aime tels qu'il nous conserve dans l'éternité, ce qui sera « quand celui qui intercède pour nous aura remis le règne à Dieu et au Père » (1Co 15,24) de sorte qu'il n'intercèdera plus pour nous puisque le Père lui-même nous aime.*

On pourrait traduire « à Dieu le Père », mais le texte latin dit : *Deo et Patri*, traduction du grec τῷ θεῷ καὶ πατρί. Ce qui permet de distinguer la Trinité dans le mot « Dieu » et le Père qui a donné mission au Fils de tout soumettre, c'est-à-dire de constituer son règne (*regnum, τὴν βασιλείαν*), composé de « *tous les fidèles rachetés par son sang* ».

BD C'est la même formule que dans la parole à Marie Madeleine (Jn20, 17)

JM Oui, sauf que l'on y trouve les adjectifs possessifs : « *mon Père et votre Père* », en toutes lettres.

I, 21 [...] Par quel mérite sinon par la foi par laquelle nous croyons à ce qui nous a été promis avant que nous puissions le voir ? C'est par elle, en effet que nous parvenons à la vision de sorte qu'il nous aimera tels qu'il aime que nous soyons et non tels qu'il nous hait en raison de ce que nous sommes et il nous exhorte et nous aide à ne plus jamais vouloir être tels.

CF Cela veut dire que Dieu aime l'homme et non pas le pécheur...

JM Plus exactement, car tous les hommes sont pécheurs, Dieu aime le pécheur qui revient vers lui, mais il ne peut que prendre acte de celui qui refuse d'être sauvé de son péché. Et c'est le pécheur qui va dire que Dieu le hait. Car le péché est refus de Dieu.

SGJ. Vous vous rappelez comment on définit Dieu ? Il est Amour !



JM Oui, mais il nous a créés capables de l'aimer ou de le refuser et c'est seulement à ceux qui l'ont reconnu qu'il a donné « *le pouvoir* (ἐξουσίαν) *de devenir enfants de Dieu* » (Jn1, 12). Comme le montre l'exemple des mauvais anges qui n'ont pas, comme nous, la capacité de revenir, la damnation éternelle est une possibilité bien réelle et les damnés, qui n'ont pas voulu reconnaître que Dieu est amour, resteront dans leur refus, qui est haine de Dieu... On peut dire aussi qu'il y a incompatibilité entre la vie de Dieu et le péché ; et que Dieu n'aime pas nous voir nous perdre...

BD C'est comme quand on parle de la colère de Dieu : c'est l'homme qui voit Dieu comme étant en colère.

AG On voit Dieu selon sa propre image, à partir de ce que l'on est.

JM Augustin s'explique sur cette manière de parler dans la Bible. Je pense à la phrase : « *Dieu endurecité le cœur de Pharaon* ». Tout ce que l'on dit de Dieu, est dit pour les hommes et à partir de ce que vivent les hommes.

SGJ Mais là, c'est saint Augustin qui dit que Dieu nous « hait »...

JM Oui, en raison de notre péché : non pas en tant que créature mais en tant que nous le refusons. Dieu ne peut pas vouloir notre péché par lequel nous le refusons !

CF Dieu aime le pécheur, mais pas le péché...

SGJ Alors, le pécheur qui ne se tourne pas vers Dieu, Dieu le hait ?

JM Dieu aime tout le monde, mais nous sommes tous pécheurs, sauf les saints qui ont accepté d'être sauvés ; et il ne peut pas nous sauver malgré nous. Le péché, comme la grâce, affecte notre libre-arbitre : notre capacité de choisir. Voilà pourquoi Dieu nous aime tels que nous serons, dans le règne de son Fils, et non pas tels que nous sommes, dans notre péché. Du point de vue du pécheur qui ne se tourne pas vers Dieu, c'est comme si Dieu ne l'aimait pas. C'est son point de vue de pécheur. Comme si Dieu nous retournait notre propre regard sur lui ! Mais, tout comme dans nos relations personnelles, peut-il nous voir autrement que nous nous laissons voir ?

CF Sa question est de savoir si Dieu aime tout le monde...

JM Il nous aime tels que nous serons, et non tels que nous sommes.

CF. Après le purgatoire quand nous aurons été lavés de tous nos péchés ?

JM J'espère qu'il nous aime bien avant, dans la mesure où nous travaillons avec lui à nous convertir, à nous libérer de notre péché... Car la sainteté peut et doit commencer bien avant le purgatoire

BD Le péché, c'est ce qui nous empêche d'entrer dans l'amour de Dieu.

AG C'est le verbe « haïr » qui est choquant

JM Oui, mais moins choquant que notre péché.

BD C'est comme quand Jésus dit « qui ne hait pas son père, sa mère... n'est pas digne de moi ».

JM Oui, Haïr, c'est ne pas donner la préférence. L'expression est un peu durcie...

AG Mais ça fait réagir

JM C'est fait pour ça. La parole de Dieu est comme un glaive à deux tranchants.

BD Dieu est amour, ça ne se trouve que deux fois dans toute la Bible...

SGJ C'est pourtant ce que l'on enseigne aujourd'hui.

JM Peut-être, mais Dieu ne peut pas nous aimer quoi que nous fassions. Ce serait nous enlever notre responsabilité alors que nous avons le libre-arbitre pour devenir libres - la liberté devant être comprise comme un état opposé à la servitude - , et non pas pour agir n'importe comment, selon nos habitudes ou notre bon plaisir.

SGJ [...] Alors c'est un amour sous condition ?

JM Mais tout amour est sous condition. Comment aimer quelqu'un qui refuse d'être aimé ? Bien sûr, on peut toujours l'aimer en espérant qu'il reviendra... ce qui nous ramène à la phrase d'Augustin : Dieu nous aime tels que nous serons et non tels que nous sommes. [...] Aimer un ennemi c'est seulement en espérant qu'il devienne tel qu'il devrait être. On ne peut pas aimer vraiment en cautionnant le mal.

GR C'est une question de vocabulaire... Que veut dire Haïr ?

JM Ici « Dieu hait », parce qu'il refuse le péché qui fait se perdre ses créatures.

## **Rappel de la règle d'interprétation distinguant les deux états du Fils (I,22)**

I, 22. Une fois connue cette règle pour l'intelligence des Écritures au sujet du Fils de Dieu afin que nous distinguions ce qui en elles résonne selon la forme de Dieu dans laquelle il est égal au Père, et ce qui résonne selon la forme du serviteur qu'il a

reçue et dans laquelle il est plus petit que le Père, nous ne serons plus troublés par des passages des livres saints qui pourraient sembler contraires ou opposés. En effet, selon la forme de Dieu, le Fils est égal au Père de même que le Saint Esprit, car ni l'un ni l'autre ne sont des créatures comme nous l'avons montré ; selon la forme de serviteur il est plus petit que le Père puisque lui-même a dit « le Père est plus grand que moi » (Jn 14,28), il est aussi plus petit que lui-même puisqu'il est dit *qu'il s'est anéanti lui-même* (Ph2,7), et il est plus petit que le Saint Esprit puisque lui-même a dit : « *Quiconque blasphème contre le Fils de l'homme, cela lui sera pardonné ; mais quiconque commet un blasphème contre l'Esprit Saint, cela ne lui sera pas pardonné* » (Mt12,32).

En remontant auprès du Père il a repris la place qu'il n'avait jamais quittée, mais sans pouvoir effacer non plus le fait de son incarnation, et d'autant moins qu'il est la Tête de ce Corps mystérieux que constitue l'Église (cf. Col 1,18), ou encore, pour reprendre ce qui est dit au chapitre précédent : son « règne » en train d'advenir, c'est-à-dire « l'ensemble des fidèles racheté par son sang ». Il nous a ouvert ce chemin...

CF Est-ce que Jésus sera encore dans sa fonction dans une centaine de milliers d'années ? Quand tous les hommes seront unis... comme au Paradis

JM La contemplation de Dieu sera tout autre chose que le Jardin d'Eden, qui n'est qu'une belle image pour nous dire que l'homme a été créé bon et que tout s'est déréglé pour lui à la suite de son péché qui a consisté à désobéir à Dieu en décidant par lui-même du bien et de mal, chose que nous sommes sans doute en train de reproduire en récusant la notion de nature humaine, reçue, avec ses normes qui sont à rechercher, comme un donné. Quant au monde, il ne sera jamais parfait et c'est ce que nous dit la parabole du bon grain et de l'ivraie qui commande tout le traité *De la Cité de Dieu*. Sans oublier que toutes les tentatives humaines de le rendre tel ont conduit à des tyrannies déshumanisantes. Et il en sera toujours ainsi parce que le combat est dans le cœur de chaque homme et qu'il est à reprendre à chaque génération. Jésus nous dit qu'il y aura un jugement mais il ne sait pas quand... Et il se demande même si, lors de son retour, il y aura encore de la foi sur la terre (cf. Lc 18,8).

Il y a aussi d'autres phrases dans lesquelles Jésus sous la forme du serviteur dit sa soumission à l'Esprit, comme celle-ci : « *Si c'est par l'Esprit de Dieu que je chasse les démons, c'est certainement que le Royaume de Dieu est survenu sur vous* » (*supervenit super vos*, Lc11,20). Notons que c'est la même préposition *super* qui se trouve dans la citation d'Isaïe 61,1 faite par Jésus à la synagogue de Nazareth : « *L'Esprit du Seigneur est sur moi* » (Lc4,18-19).

I, 22 [...] Sous la forme de Dieu, *tout a été fait par lui* (Jn1,3) ; sous la forme d'esclave il a été lui-même *fait d'une femme, fait sous la Loi* (Ga4,4). Sous la forme divine, *lui-même et le Père sont un* (Jn10, 30) ; sous la forme du serviteur, il est venu *non pour faire sa volonté, mais la volonté de celui qui l'a envoyé* (Jn6,38).. Sous la forme de Dieu, *de même que le Père a la vie en lui-même, de même il donne au Fils d'avoir la vie en lui-même* (Jn5,26) ; sous la forme du serviteur, son âme est *triste jusqu'à la mort* et il dit : « *Père, si c'est possible, éloigne de moi ce calice* » (Mt26,38-39). Sous la forme de Dieu, *il est lui-même le vrai Dieu et la vie éternelle* (1Jn 5,20) ; sous la forme du serviteur, *il s'est fait obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix* (Ph 2,8).

23. Sous la forme de Dieu, *tout ce qu'a le Père est aussi à lui* : « *Et tout ce qui est à toi est à moi et à toi ce qui est à moi* » (Jn 17,10) ; sous la forme du serviteur, sa doctrine *n'est pas la sienne, mais celle de celui qui l'a envoyé* (Jn 7,16).

Voilà qui est clair !

CF Mais justement, est-ce que cela va durer pour toute l'éternité ou pas ?

JM L'Écriture a été faite pour les hommes et pour notre salut. Il est question ici de ce qui se passe et se passera dans l'Histoire, jusqu'à la fin des temps.

CF Et après ?

JM Nous ne serons plus dans l'Histoire, et la Trinité n'est pas soumise comme nous au temps de l'Histoire. Elle est indissociable et indissoluble... Quant à nous, notre suprême bonheur sera de la contempler. Nous ne serons plus dans notre mode de vie terrestre, mais nous vivrons en Dieu.

AG Et nous vivons dans l'espérance de tout ça. La foi et l'espérance passeront : ne restera plus que la charité (Cf. 1Co 13,8) qui est la vie-même de Dieu.

### **- Le jour et l'heure, personne ne les connaît, ni les anges dans le ciel, ni le Fils, mais seulement le Père (Mc 13,32)**

I,23 [...] Il ne sait pas ce de quoi il fait des gens ne le sachant pas (*Hoc enim nescit quod nescientes facit*), c'est-à-dire ce qu'il ne savait pas en vue d'en informer alors ses disciples<sup>6</sup>.

Phrase difficile à traduire, car, outre le fait que nous n'avons pas besoin de lui pour oublier, on voit mal comment Dieu qui, depuis des millénaires, cherche à se faire entendre des hommes, voudrait en faire des ignorants ! Mais il peut faire cependant que des hommes reconnaissent que, à moins de confondre leur avenir avec leurs projets, ils ne savent rien, en toute rigueur, de leur propre avenir et pas seulement, comme cela est dit dans l'Évangile, du jour et de l'heure du jugement dernier. En fait l'erreur consiste toujours à se croire dans la vérité alors qu'on ne l'est pas, et reconnaître ne pas savoir ce que l'on ne sait pas, c'est déjà ne plus être dans l'erreur. Le Christ fait donc des gens conscients de leur ignorance. Pour comprendre cela, il faut sans doute avoir écouté Socrate dire que le pire dans l'erreur c'est d'ignorer qu'on ignore... En disant qu'il ne sait pas le jour de la fin du monde, il nous rend conscients que nous n'en savons rien non plus.

CF Il joue l'ignorant.

JM Il parle en homme, sans faire de prophétie à la manière de nos soi-disant voyants. Ce qui va arriver à telle date, cela ne concerne pas vraiment l'urgence de notre salut...

BD Il ignore comme les hommes

JM Oui, comme les hommes devraient dire qu'ils le sont, et non en tant que Dieu.

CF Peut-être qu'une date a été fixée, mais que si les hommes prient et se convertissent, elle sera repoussée...

JM Non, tu fais comme si Dieu avait un bureau d'études...

GR Est-ce que ça ne veut pas dire qu'il ne sait pas pourquoi il se trouve dans un monde avec tant de gens qui sont incroyants ?

JM Non, il sait bien pourquoi il est là : il est là pour nous sauver.

GR Mais il ne sait pas pourquoi ?

JM Il est venu pour nous libérer du péché, et le péché consiste à refuser Dieu et dans notre attachement à certaines erreurs.

GR Mais est-ce que ça ne veut pas dire qu'il ne sait pas pourquoi il y a le péché ?

JM S'il ne savait pas ce qu'est le péché, sa mission n'aurait aucun sens. S'il ne parlait qu'en tant qu'homme, il ne serait pas médiateur entre Dieu et les hommes. Il parle comme un homme, mais en homme ouvert à la vérité, et, en tant que Verbe de Dieu, non seulement il connaît, mais il est la vérité totale. Il sait que la destination de l'homme est de partager la vie de Dieu et que c'est le péché qui nous en rend incapables en nous détournant de Dieu. Il sait que l'homme n'est pas dans le péché suite à une attaque étrangère, comme le pensaient les manichéens, mais parce qu'il a fait le choix de se préférer à Dieu. Le péché c'est la maladie du libre-arbitre de chaque homme, sa désorientation... Il est servitude. Les hommes ne peuvent être sauvés qu'en rectifiant leur choix de vie. Ils ne peuvent l'être que un à un, et non pas en masse. La parabole du filet nous annonce un tri final... Il y a ceux qui veulent Dieu et ceux qui ne le veulent pas. Et Dieu, à moins de se contredire, ne peut pas nous forcer à le choisir !

DA Est-ce que le péché, ce n'est pas d'être attaché à ce monde, alors que le Christ a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde » ? Or, on voudrait sur la terre un monde parfait, ce qui n'est pas possible.

JM Oui. À quoi il faut ajouter que la perfection sur terre, on ne la connaît que par comparaison, et on n'en finira jamais de rêver mieux, en oubliant le bien

---

<sup>6</sup> Hoc enim nescit quod nescientes facit, id est quod non ita sciebat ut tunc discipulis indicaret.

BD Ceux qui ont voulu la réaliser sur terre sont devenus des tyrans.

JM. Exactement, mais revenons au texte, en relisant la première phrase :

I,23. [...] Il ne sait pas ce de quoi il fait des gens ne le sachant pas, c'est-à-dire ce qu'il ne savait pas afin d'en informer alors ses disciples ; de la même manière qu'il est dit à Abraham alors: « *Maintenant, je sais que tu crains Dieu* » (Gn22,13), autrement dit: maintenant j'ai fait que tu saches, car, dans cette épreuve, Abraham lui-même a appris à se connaître. Et en effet, il le dira à ses disciples en temps opportun, temps duquel il parle au futur comme si c'était passé : « *Je ne vous appellerai plus serviteurs mais amis. Le serviteur en effet ignore la volonté de son maître ; mais je vous ai appelés (dixi) amis parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris du Père* » (Jn15,15) ; ce qu'il n'avait pas encore fait, mais parce qu'il était sûr de le faire, il en parle comme s'il l'avait déjà fait. D'ailleurs, il leur dit : « *J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous n'êtes pas en état de les supporter maintenant* » (Jn 16,12) [...]

De quoi, par son silence, Jésus a-t-il fait des gens ne le sachant pas ? La réponse est donnée dans une comparaison, dans la parole de Dieu à Abraham, à partir de l'épreuve que constitua pour lui l'ordre de sacrifier son fils : « *Maintenant je sais que tu crains Dieu* ». Cette parole mérite toute notre attention, car ce n'est pas Dieu qui a appris quelque chose, mais Abraham ! Il n'y a eu aucune nouveauté dans le savoir de Dieu, mais un changement radical dans l'esprit et le cœur d'Abraham quand, à partir de cette épreuve (*temptatio*), il a pleinement réalisé sa condition de créature, car la crainte de Dieu qui accompagne cette reconnaissance est d'un tout autre ordre que celle que l'on peut éprouver en ce monde devant plus puissant que soi. En effet, si grande soit-elle, cette puissance mondaine est toujours relative, alors que celle de Dieu, même si elle n'est que rarement visible aux hommes, est totale ou elle n'est pas : la crainte de Dieu ne peut s'apprendre de l'extérieur, mais seulement à partir d'une épreuve personnelle, comme celle qui fut vécue par Abraham au moment où, sur ordre de Dieu, il allait sacrifier son fils. Mais l'ange du Seigneur retint sa main avant de lui dire de la part de Dieu, cette parole qui n'est rien d'autre, pour les lecteurs de ce récit que la confirmation de cette vérité qui vient de s'imposer à Abraham. Autrement dit, l'Écriture, qui est destinée à nous instruire en vue de notre salut, et non pour nous annoncer notre avenir terrestre, fait dire par l'ange de Dieu la vérité découverte par Abraham, une vérité qui n'est donc pas une illusion subjective ni un savoir objectif et impersonnel comme nos vérités scientifiques. Elle ne nous parle que de la foi d'Abraham, de sa totale confiance en Dieu, qui est ici destinée à nous servir de modèle.

AG Dieu a fait qu'il le sache

DA Abraham était libre de choisir [...] il ne s'est pas dit que cet ordre n'était pas juste, mais, sans connaître, il a choisi de suivre la volonté de Dieu...

JM Et la justesse de cet acte de foi est confirmée par l'Écriture qui fait parler Dieu.

DA Et dans notre vie nous faisons des choix qui suivent ce que Dieu attend de nous ou qui ne le suivent pas.

SGJ Ce qui est étonnant, c'est le « maintenant »...

JM Ce « maintenant » suit l'acte de foi d'Abraham. Dieu ne nous écrase pas de son omniscience. Il passe par l'expérience de chacun pour se faire connaître.

BD C'est un texte qui reflète ce qu'était la foi hébraïque à une certaine époque.

JM Certes, il peut marquer la fin des sacrifices humains, mais c'est surtout un texte destiné à nourrir la foi hébraïque. Et Abraham est notre père dans la foi.

SGJ Mais que répondre à la question naïve : « Alors Dieu ne savait pas ? »

JM Seul Dieu, c'est-à-dire le Père, mais aussi le Fils dans sa forme divine et le Saint Esprit, qui sont hors temps, peuvent savoir non seulement ce qui va nous arriver, mais surtout, car c'est ce qui importe, comment nous allons le vivre : dans la foi ou dans le rejet de Dieu. Certes on a éliminé les sacrifices humains, mais il peut y avoir dans notre vie des choses qui peuvent nous sembler absurdes, dans lesquelles Dieu nous met à l'épreuve.

Or, c'est à une épreuve analogue que Jésus prépare ses disciples avant de partir pour le jardin des oliviers. Il sait que ce qu'il va vivre va les « passer au crible » (cf. Lc 22, 31), mais que c'est seulement au prix de cette épreuve – qu'il va d'ailleurs et d'une certaine manière

vivre à leur place, par sa mort – qu'ils pourront le reconnaître dans sa divinité. Certes, le scandale de sa mort fut une réelle épreuve pour ses disciples – d'où l'image du crible – mais sa propre épreuve, dont le sens sera donné par la résurrection, précède la leur et la leur rend de ce fait plus facile.

I,23 [...] Et en effet Paul dira [aux Corinthiens] : « *Je n'ai pas estimé devoir savoir autre chose parmi vous que Jésus Christ et que celui-ci crucifié* » (1 Co2,2), car il s'adressait à des gens incapables de saisir la sublimité de la déité du Christ. C'est à eux qu'il dit un peu plus loin : « *Il ne m'a pas été possible de vous parler comme à des spirituels, mais seulement comme à des charnels* » (1Co 3,1). Il ignorait donc avec eux, ce qu'eux ne pouvaient pas apprendre de lui. Et il leur disait ne savoir lui-même parmi eux que ce qui était pour eux important d'apprendre de lui. En bref, il savait avec les parfaits ce qu'il ignorait avec les tout-petits quand il disait : *Nous prêchons la sagesse aux parfaits* (1Co2,6). C'est d'une manière analogue de parler que l'on dit ne pas savoir ce que l'on cache et que l'on nomme « tranchée aveugle » une tranchée cachée. Quant aux Écritures, elles ne parlent pas autrement que nous, selon nos habitudes, car c'est à des hommes qu'elles s'adressent.

SGJ Comment comprendre cette tranchée aveugle ?

JM. J'ai beaucoup cherché sans la trouver une expression proverbiale qui aurait été bien connue. En fait, cela veut dire que l'on qualifie d'aveugle ce qu'on ne voit pas soi-même : comme si la tranchée ne nous voyait pas arriver !

Rappelons que pour saint Paul, « charnel » s'oppose à « spirituel » et veut dire : fermé à toute relation à Dieu. Tant que l'homme, tel un animal, limite son horizon à sa vie mortelle, il ne peut rien saisir de la divinité, sinon à la manière d'une belle histoire à laquelle nul n'est obligé de croire et, encore moins, de sa vocation à partager le vie divine. Paul s'adresse aux Corinthiens comme à des petits enfants parce qu'ils n'ont pas encore grandi dans la foi. Il ne s'agit pas de leur donner un enseignement qui au lieu de les nourrir, les éloignerait de la foi. Mais les parfaits dans la foi sont ceux qui sont capables d'assumer le scandale de la croix. Beaucoup de chrétiens ont encore une foi infantile et pensent que Dieu devrait être plus gentil avec eux : en bref, qu'il nous doit tout, ou alors qu'il est inutile de croire en lui. Or, selon l'enseignement du dialogue *le Maître*, tant que l'on n'a pas appris par soi-même, dans l'écoute du « Maître intérieur », on n'a rien appris. La vérité au sujet de notre relation à Dieu ne peut se saisir de l'extérieur, si bien que Dieu n'a pas trouvé de meilleure manière de se faire connaître de nous que la folie de la croix ! La croix nous dit le caractère insurpassable de son amour pour nous et aussi que seule cette totale soumission du Fils à la volonté du Père a pu réparer en nous les conséquences tragiques de la désobéissance du premier homme, devenue celle de tout homme. Le Christ a obéi au Père en allant jusqu'au bout dans son témoignage au service de la vérité, comme en témoigne son dialogue avec Pilate au chapitre 19 de saint Jean.

### **La règle de la forme divine et de celle du serviteur se trouve déjà dans l'Ancien Testament (I,24).**

Seule cette règle d'interprétation qui distingue ces deux manières de parler du Christ à partir de la différence de nature entre l'homme et Dieu, la créature et le créateur, peut nous préserver de l'hérésie arienne qui pense l'engendrement du Fils selon notre modèle humain. Or, par la conception virginale de Jésus, l'incarnation fut, dans toute l'Histoire de l'humanité et à la différence des récits mythologiques, une « création », unique en son genre.

Augustin trouve cette différence marquée plusieurs fois dès l'Ancien Testament, comme dans le livre des Proverbes<sup>7</sup> :

I, 24. Sous la forme de Dieu, il est dit : « *Avant toutes les collines il m'a engendré* » (Pr 8,25, *genui te*) [...] mais sous la forme du serviteur il est dit : « *Le Seigneur m'a créé au principe de ses voies* » (Pr 8,22, *creavit me*).

---

<sup>7</sup> Précisons que ce livre fait partie du canon juif des Écritures

Par « les voies de Dieu », il convient d'entendre non seulement la création – le fait de *faire être* toutes choses – mais toute l'économie du salut, c'est-à-dire l'action divine en vue de sauver tous les hommes qui lui ouvriront leur cœur. D'où cette longue et patiente pédagogie de Dieu, d'abord par ses prophètes, puis par lui-même, pour nous faire entendre ce qu'il nous est utile de savoir en vue de notre salut. Car voici la suite du texte au sujet de Jésus :

I, 24 [...] Cela parce que sous la forme de Dieu, il dit : « je suis la Vérité », et sous la forme de serviteur : « Je suis le chemin ». En effet, c'est lui, premier né d'entre les morts (Ap1,5) qui a ouvert le chemin de son Église vers le règne de Dieu et la vie éternelle, [cette Église] dont il est la Tête en vue de l'immortalité de tout son Corps ; c'est pourquoi il a été créé au principe des voies de Dieu, dans ses œuvres...

Le Fils est la Vérité en tant que Verbe de Dieu. Ce qui veut dire qu'en lui se trouve tout ce que le Père veut nous dire pour notre salut, car quand nous aurons atteint la *vision* à laquelle nous sommes destinés, il ne sera plus besoin de paroles ! Mais, tant que nous sommes sur cette terre, nous en avons besoin et c'est en cela qu'il est le chemin : par son enseignement mais aussi par son exemple de parfaite obéissance au Père. Parfaite obéissance qu'il a « prouvée » humainement non seulement en mourant lui-même sur la croix, mais en animant de son Esprit la foule immense des martyrs, tués pour avoir comme lui témoigné de la vérité. Il est la vérité qui nous vient de Dieu, mais il est aussi la vérité de l'homme, ce que chaque homme devrait être quand il est dans l'amitié de Dieu. Cependant, le parfait accomplissement de l'homme dans un monde pécheur ne peut éviter de passer par la croix, la résurrection ne faisant que confirmer, par sa victoire sur la mort, la vérité de tout ce que Jésus a pu dire et faire.

Sous la forme de Dieu, le Fils est celui qui glorifie les saints, mais sous celle du serviteur, quand ses disciples l'interrogent sur leur glorification, il ne peut que leur répondre : « *Quant à vous asseoir à ma droite et à ma gauche, ce n'est pas à moi de vous le donner : cela reviendra à ceux pour qui mon Père l'a préparé* » (Mt20,23). Cela relève du Père et de la Trinité tout entière, car la conversion d'un homme ne peut lui venir seulement de « causes » extérieures, mais, à travers ce qui lui arrive, de l'intime collaboration en lui de la grâce qui nous sauve et de notre libre-arbitre qui accepte ce salut.

En effet, Dieu ne choisit pas à notre place. La place que Dieu a préparée l'est pour tous ceux qui sont rentrés dans la dynamique du salut, et le tableau du jugement dernier en Mt 25, me donne envie d'ajouter : qu'ils le sachent ou non !

Mais le temps aujourd'hui est passé bien vite et nous terminerons ce Livre I la prochaine fois.